

Petit art poétique

Claude Paradis

Volume 40, numéro 4 (238), août 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, C. (1998). Petit art poétique. *Liberté*, 40(4), 112–115.

CLAUDE PARADIS
PETIT ART POÉTIQUE

à Jean Désy

Il faut tout ralentir
les pas d'abord et même
le glissement du vent
sur la table d'un café-terrasse
se laisser languir d'être là
dans la fixité si peu éprouvante
des choses
il faut retarder le cours
de sa propre vie
saisir le parfum d'une femme
à la dérobée lui voler
la couleur de son âme
la saveur de sa chair on la devine
au rose ocre de ses cuisses
mais il faut revenir en soi
thésauriser ce calme et ses mystères
couvrir de soie cette âpreté
de la peine qu'on traîne malgré soi
à travers les jours
il faut tout ralentir
et rester là inutilement inutile
à savourer le jour

Je veux me glisser
dans le mouvement sensuel
d'un vent sur le fleuve
j'ai la terre à portée de mes mains
un vert langage surgit de l'herbe
je saisis mieux les paroles si feuillues
d'un Morency comme d'un Whitman
je savoure à ma façon très lente
ce qui pousse Jean Désy à courir
comme pour avaler la rondeur de la terre
j'embrasse ce fragment qui m'arrête
cette portion du fleuve que je vois
entre Lévis et Saint-Romuald
comme je me contente de la chair
d'une seule femme
pour rendre grâce à la beauté des femmes
ainsi dans ce fragment d'un fleuve
je vois l'amont je vois l'aval
et toutes les eaux qui font bleu
ce fruit que j'habite
au-dessous du ciel

Nous sommes peu nombreux
à veiller les dernières étoiles
à creuser haut le ciel
pour un reste de lumière
nous sommes quelques oiseaux
égarés parmi des arbres de fer
des églises de papier
nous volons avec sur nos ailes
le poids des incertitudes
et des amours mortes
mais nous volons
notre horizon est encore à venir
nous brûlons l'espace ouvert
du regard de la tendresse
nous tentons d'emporter nos enfants
dans le silence que rarement nous atteignons
nous sommes quelques-uns
à croire possible la poésie

Un jour j'en ai peur
je mourrai
chaque chose me sera insignifiante
comme cette poussière
qu'alors je rejoindrai

il me faut trouver
dans le silence assez de densité
pour reparaître parmi les pierres
il me faut creuser déjà
les lumières de ma mort
dans les yeux de mes enfants

je veux entendre vos voix
percer l'oubli et le tumulte